



CHAPITRE XXIII

A Karéma. — L'œuvre de Cambier porte ses premiers fruits. — Départ de Carter et de Cadenhead. — Devant Pimboué. — Un sultan perfide. — L'armée de Mirambo et de Simba alliés. — L'attaque. — *Rafiki!* — Mort de Cadenhead. — Lutte héroïque et mort de Carter. — Frayeur et colère de Mirambo.



ci, nous sommes forcés de quitter un instant Kabambagouzia et de nous reporter en arrière, à l'époque où, à Kissindeh, se séparant de notre expédition, Cadenhead accélérât sa marche pour gagner au plus tôt Karéma. Grâce à la composition de sa caravane qui ne comptait que des Zanzibarites dont peu à peu les fardeaux étaient devenus dérisoires, les étapes furent aisément brûlées, et notre ancien compagnon de route arriva à destination

avant même que le bruit de la descente de Mirambo fût parvenu à Karéma.

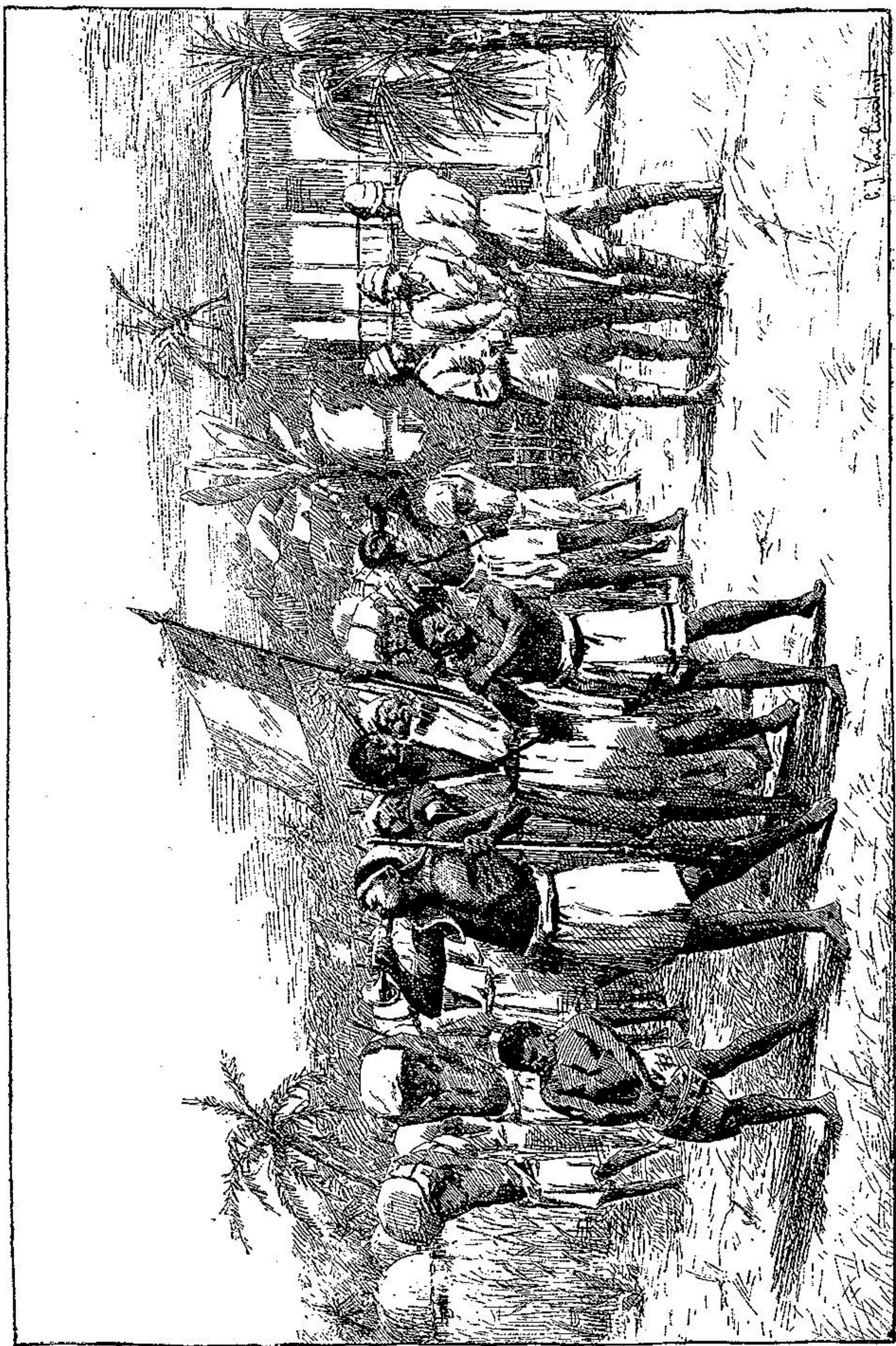
Là, il retrouva son chef Carter; j'ai dit précédemment la profonde amitié qui régnait entre ces deux hommes : longtemps ils avaient vécu ensemble en Angleterre d'abord, puis à Bassora; aussi, lorsque Carter reçut le commandement de l'expédition des éléphants, son ami s'empressa-t-il de solliciter la faveur de lui être adjoint, et ils se réunirent de la sorte à Karéma. D'un commun accord, ils arrêtèrent rapidement les détails du voyage qu'ils allaient entreprendre pour retourner à la côte, mais dont l'itinéraire était malheureusement ébruité depuis longtemps.

Ils passèrent encore quelques jours en compagnie du capitaine Cambier qui alors mettait la dernière main à ses constructions; ce pauvre hameau de Karéma, jadis enfoui sous la jungle, n'était plus reconnaissable : la grande maison de pierre — comme on appelait dans le pays l'habitation des blancs — s'élevait majestueuse en face du beau lac; les Européens, leurs soldats et travailleurs nègres habitaient déjà cette enceinte, et les marchandises y étaient remisées dans les magasins réservés à cette fin; en un mot, la station était fondée.

Ancré dans la baie, on voyait aussi se balancer sur les eaux une coquette embarcation à voile que Cambier avait achetée à Oudjidji et qui provenait de la succession de feu l'abbé Debaize; en cas d'attaque du côté de la terre, et en supposant que le nombre des assaillants fût tel que tout espoir de se défendre dût être abandonné, ce bateau pouvait devenir, à un moment donné, la dernière planche de salut; entre-temps il servait à des voyages d'exploration, et plus tard on le destinait au poste qui devait être établi sur la rive occidentale du lac.

L'exemple de ces laborieux efforts, de ce travail incessant, de ces obstacles vaincus, ne laissait pas que de produire une heureuse influence sur la population indigène; ces pauvres gens eux-mêmes n'étaient plus reconnaissables: au lieu de sauvages absolument nus, pauvres, fainéants, craintifs qui, d'un œil méfiant avaient vu arriver jadis le mousoungou, on trouva t aujourd'hui des hommes dont la plupart portaient un beau pagne blanc autour des reins, et qui marchaient front haut, en saluant le seigneur blanc avec admiration et respect; insensiblement aussi, les besoins grandissant, les cultures s'étaient étendues, et les indigènes travaillaient davantage, car il vendaient aisement tout ce que leurs champs produisaient.

Tous ces déshérités, ne comprenaient rien encore, il est vrai à la grande œuvre qui s'accomplissait sous leurs yeux, qui les enlaçait, qui les transformait; mais à chaque pas ils en touchaient du doigt les innombrables bien-



DÉPART DE CARTER ET DE CADENHEAD.

faits, et, sans le savoir, ils devenaient laborieux, honnêtes, reconnaissants.

Surpris, ils se demandaient souvent ce que venaient chercher, en définitive, ces hommes blancs qui se contentaient de faire le bien, d'être charitables, et d'enseigner aux autres toutes sortes de choses merveilleuses. Jadis, l'arrivée d'un élément étranger dans une tribu était le signal de luttes et de massacres ; tantôt c'étaient les métis, tantôt des voisins jaloux. mais toujours c'étaient des ennemis ; alors, hommes, femmes, enfants, tous ceux qui n'avaient pu fuir, étaient entraînés en esclavage, et les vainqueurs dérobaient l'ivoire, les provisions, la richesse entière du pays ; aussi, n'osait-on pas amasser pour le lendemain.

Maintenant, au contraire, c'est la paix, le bien-être, la sécurité qu'apporte avec lui l'Européen : il dépense ses étoffes, ses perles, sa poudre, son fil de cuivre, il répand tous ces biens dans ce pauvre hameau de Karéma, et, en échange, que demande-t-il, que prend-il ? Rien. Parfois il cueille une feuille, il attrape un insecte qu'il pique sur du carton, il regarde le soleil et trace des signes noirs sur des feuillets de papier blanc, voilà tout. Naturellement, cela semblait si inexplicable que tout d'abord les indigènes crurent à quelque sortilège, à un pouvoir occulte et malfaisant ; mais, ne voyant aucun fléau s'abattre sur la contrée, ils se dirent que le mousoungou pourrait bien être, au contraire, un bon génie, un dieu, et, dans l'impossibilité de comprendre le grand mot humanité, ils inventèrent une explication très touchante, la bonté.

L'homme blanc est bon ! Dans la bouche de ces nègres qui de génération en génération ont été martyrisés par l'étranger, ces mots ont la valeur d'un poème ; pour le voyageur, c'est la plus précieuse récompense. Et, de même que la reconnaissance envers le Créateur de toutes choses a été l'origine de la religion, ce sentiment de gratitude envers l'Européen marque aussi là-bas, en Afrique, le premier bégayement de la civilisation, l'entrée d'un peuple barbare dans la grande famille humaine.

C'est à Cambier que revient l'honneur de ce résultat merveilleux, obtenu au prix des plus cruelles épreuves et en dépit des plus insurmontables obstacles ; c'est à lui d'abord ; et puis à ceux qui lui succédèrent et à qui il légua la tradition du dévouement et de l'amour du bien : ceux-là ont accompli en Afrique le véritable et grand travail ; aussi est-ce à leur gloire que je dédie ces pages, et que, modeste voyageur, je m'incline respectueusement devant la grandeur de leur œuvre.

Karéma était déjà sortie de la barbarie, le labeur de Cambier portait ses premiers fruits quand, le 12 juin 1880, Carter et Cadenhead prirent congé de notre compatriote pour retourner à Zanzibar où les appelaient leurs

nouvelles instructions. La caravane s'ébranla gaiement au son des clairons et aux accents joyeux des Vouangouana qui fêtaient d'avance — les infortunés! — l'heureux retour vers la patrie.

Soucieux, Cambier suivit longtemps du regard ses hôtes qui s'éloignaient; il était en proie à un vague pressentiment. Rien ne faisait prévoir que la route de Pimboué dût être le théâtre d'une guerre quelconque, et pourtant il avait confié à Carter certaines craintes, certaines appréhensions qu'il éprouvait; mais celui-ci était demeuré inébranlable

« Je veux attacher mon nom, disait-il, à la découverte d'un chemin nouveau entre Karéma et la côte; celui que j'ai suivi avec les éléphants est trop long et trop pénible; c'est l'occasion ou jamais de réussir. D'ailleurs, Mirambo et ses armées sont derrière moi, et certainement je serai déjà loin quand elles arriveront, si tant est même que Pimboué soit réellement leur but, car sur ce point les rumeurs sont bien contradictoires. »

Il ignorait, le malheureux voyageur, comment marchent les Rougas-Rougas sur le chemin de la guerre.

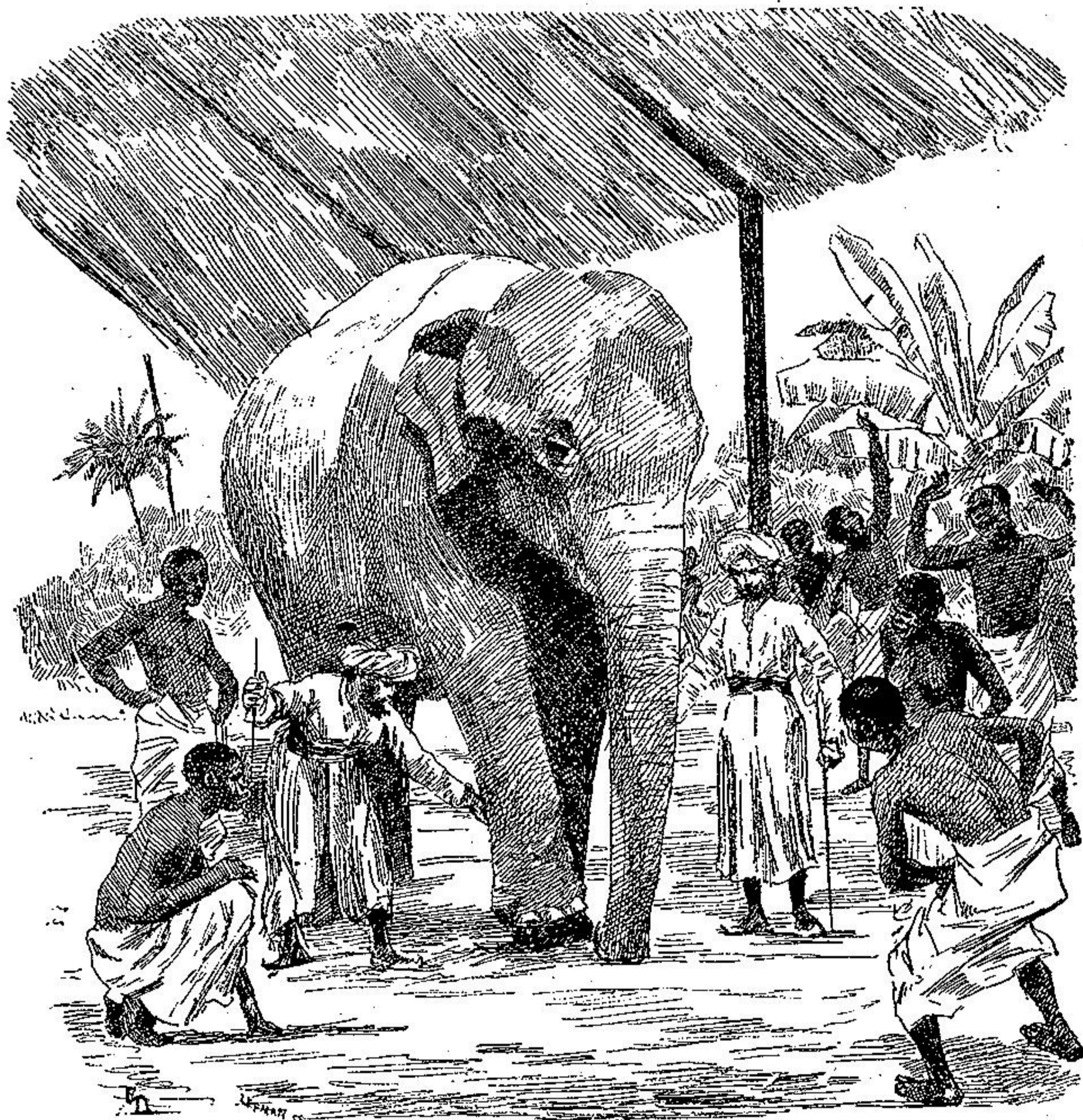
La caravane des deux Européens était fort belle, très imposante même, car elle comptait pour sa seule défense cent cinquante fusils; en outre elle transportait de nombreuses provisions de bouche et quantité de riches étoffes destinées à gagner l'amitié des chefs indigènes; enfin Carter s'était fait accompagner de tout l'état-major indien de mahouts et de cornacs qui devait l'aider à ramener de nouveaux éléphants.

On se rappelle que « Pulmalla, » l'éléphant-pilote, seul survivant de cette expédition, était arrivé à bon port à Karéma, où on lui avait construit un abri; il faisait la joie de la petite colonie, il était la *great attraction* des indigènes; aux alentours du lac, on ne parlait que de lui, de ses tours de force, de ses espiègleries; c'était l'enfant gâté de la station. Malheureusement, peu de temps après le départ de Carter, privé de son cornac et de ses mahouts, « Pulmalla, » resté aux mains des six nègres qui pourtant l'avaient soigné en route, refusa toute nourriture, dépérit et mourut de tristesse au cours des événements qui vont suivre.

Je l'ai dit précédemment, bien qu'ils fussent Anglais, Carter et Cadenhead n'avaient point arboré le pavillon britannique; ils ne marchaient pas non plus sous l'étendard de l'Association internationale africaine, azur à l'étoile d'or; cette expédition avait adopté le drapeau belge aux trois couleurs, en l'honneur de S. M. le roi Léopold II dont la générosité avait couvert tous les frais de l'essai des éléphants indiens en Afrique. C'est ce qui fit passer ces voyageurs pour des Français, d'autant qu'à Zanzibar le consulat belge n'existant pas encore, les Arabes eux-mêmes ne connaissaient qu'un seul

pays, la France, qui eût un pavillon tricolore; quant aux indigènes, ils divisent généralement les blancs en deux nations seulement: les Anglais et ceux qui ne le sont pas; or, ces derniers étaient alors désignés en bloc sous le nom de Français.

C'étaient donc les couleurs belges qui flottaient fièrement en tête de cette



L'ÉLÉPHANT « PULMALLA » A KARÉMA.

belle caravane, alors que pour la dernière fois elle salua de ses clameurs et de ses coups de feu la station hospitalière de Karéma.

La route qu'elle suivit court sur le 7^e parallèle; le sentier se déroule d'abord au milieu de terrains plats et marécageux qui avoisinent l'Oufipa et forment la vaste plaine de Rikoua, puis bientôt au sein de régions

montueuses et boisées qui marquent l'entrée de l'Oukononngo. Deçà et delà se pressent de jolies collines et de riantes vallées dont l'éternelle verdure est piquée de points gris qui indiquent des villages négres. Ailleurs, les indigènes ont perché leurs demeures au flanc ou sur le faite de quelque pic audacieux, et de la plaine on dirait d'une envolée de huttes. Tout ce pays respire le calme, la fraîcheur, l'abondance; il est fertile, et, cultivé avec plus de soin encore, il donnerait de splendides récoltes.

Pendant sept jours la caravane chemina assez prestement sans incident notable; de temps à autre on entendait bien une nouvelle alarmante, mais le théâtre de la guerre semblait si éloigné! Devait-on s'émouvoir de si peu? Pourtant ces rumeurs se répétaient plus intenses, s'accroissaient, se précisaient et devançaient maintenant les voyageurs; c'était comme le sifflement d'un vent d'orage, le grondement précurseur de la tempête.

Le 24 juin on arriva devant Pimboué, chef-lieu du district qui porte ce nom, et, selon l'usage, Carter fit établir le camp en dehors du village, puis s'empressa d'envoyer au souverain des présents de bonne amitié. Celui-ci les lui retourna; au lieu de cadeaux, il réclamait le paiement d'un hongo très élevé: ce fut une première désillusion pour nos voyageurs qui avaient pris cette route précisément dans le but d'éviter les tributs arbitraires de l'Ougogo.

Si inique que parût ce droit de passage, il y avait dans l'air un je ne sais quoi d'inquiétant qui conseillait de céder afin de s'éloigner au plus vite; on résolut donc d'en passer par ces exigences. Mais, tandis que Carter choisissait avec ses nyamparas les étoffes nécessaires, envoyés par le sultan du lieu, des indigènes firent soudain irruption dans le camp.

« Notre maître, dirent-ils, t'invite à transporter tes tentes et tes marchandises dans l'intérieur du village; il terminera lui-même le hongo avec toi.

— Mon camp est bien ici, répartit Carter, et j'y reste. »

Là-dessus, les messagers s'en retournèrent porter à leur chef cette fière réponse du mousoungou.

Cependant, au sein de la caravane une sorte d'épouvante gagnait peu à peu tout le monde: porteurs et soldats étaient en proie à un étrange malaise; et, bien qu'il ne leur fût pas possible de communiquer avec les naturels, mahouts et cornacs partageaient eux-mêmes cet indéfinissable sentiment d'effroi. Tous étaient partis de Karéma en chantant, le cœur plein d'enthousiasme, d'entrain et de gaieté, l'esprit hanté par la vision du retour au pays; et maintenant ils se sentaient tristes, mornes, craintifs, comme si un mur noir s'était élevé entre eux et l'avenir qu'ils ne voyaient plus:

dans cette plaine de Pimboué régnait un calme lugubre qui donnait froid dans l'âme, et l'on se sentait oppressé, comme sous le coup d'une catastrophe imminente.

Bientôt les hommes du sultan revinrent au camp; cette fois ils étaient beaucoup plus nombreux, et l'arrogance de leur maintien trahissait quelque mauvais dessein.



LA NUIT AVANT LE COMBAT.

Ils s'exprimèrent ainsi :

« Mousoungou, voici ce que notre maître te fait dire : Mirambo est dans les environs, ses émissaires ont été vus dans la forêt voisine, et peut-être cette nuit même son armée arrivera-t-elle ici. Dans ton intérêt, il est donc

préférable que ta caravane soit protégée par la triple enceinte de notre village. Que si, au contraire, tu refuses de venir chez nous, c'est évidemment que tu as l'intention de t'unir à nos ennemis pour nous attaquer ; en ce cas, nous n'attendrons pas que Mirambo soit là, et dès l'instant nous allons te déclarer la guerre. Choisis. »

Pendant qu'ils parlaient, plusieurs bandes de guerriers sortirent du village et s'avancèrent vers le camp dans l'intention manifeste de commencer l'assaut au premier cri d'alarme.

Les deux Européens réunirent alors un conseil où furent admis les nyamparas et les principaux chefs de l'escorte ; tous furent d'avis qu'il fallait obéir à cette injonction et s'en aller coucher dans le village, quitte à obtenir du sultan la promesse formelle de laisser partir la caravane le lendemain au point du jour. Carter fit communiquer cette décision aux envoyés et ordonna de lever le camp ; la colonne s'ébranla ensuite et pénétra dans la ville, sans un cri, sans un chant : ces portes barricadées faisaient l'effet d'une grille de prison qui se refermait à jamais sur cette brillante expédition ; et pour les Européens, ils franchissaient en ce moment le seuil de leur tombeau.

Le monceau de marchandises fut élevé sur la grand'place, en face des tentes et non loin d'une source d'eau thermale qui coule en cet endroit. Cette opération terminée, le hongo fut débattu, consenti, payé, et le chef s'engagea à faire ouvrir les portes dès l'aube pour permettre aux voyageurs de continuer leur route.

Cependant, succédant aux émotions produites par la nouvelle de l'arrivée de Mirambo, une effervescence extraordinaire s'empara des habitants lorsque l'ombre du soir eut envahi la contrée ; dans chaque case on avait brassé de larges quantités de pombbé qui partout répandit bientôt l'ivresse brutale et un affreux désordre : ce ne furent que chants et cris de guerre, danses et simulacres de combats, au point que les infortunés voyageurs ne purent goûter un seul instant de repos durant cette interminable nuit d'orgie qui pour eux devait être la dernière.

Aux premières lueurs du jour, Carter fit sonner le réveil et ordonna le départ. Mais à ce moment-là le sultan se présenta lui-même à la tête de ses guerriers, tous ivres et menaçants, et, s'adressant à lui :

« Écoute, homme blanc, lui dit-il, dans quelques instants Mirambo sera sous nos murs et attaquera notre village ; tu es mon hôte, donc tu dois me seconder dans la défense. Les hommes armés qui t'accompagnent aideront mes soldats à défendre nos enceintes, et, par ta présence, tu peux toi-même arrêter Mirambo dans ses projets sanguinaires. Je prétends donc que tu

restes ici, et si tu fais mine de vouloir quitter ces lieux, je t'en empêcherai par la force. »

Carter comprit alors la faute qu'on lui avait fait commettre en lui conseillant de camper chez ce traître monarque qui maintenant le tenait à sa merci; car, vu le nombre d'indigènes armés dont il se voyait entouré, toute tentative de départ lui parut impossible et il décida d'attendre dans Pimboué l'issue des événements qui se préparaient. Toutefois, il enjoignit à ses hommes d'avoir à conserver une neutralité absolue pendant l'attaque du village.

« Mirambo vient ici, leur dit-il, pour vider une querelle avec le sultan de ce lieu; nous n'avons pas à nous immiscer dans cette affaire: vous resterez spectateurs impassibles de la lutte sans tirer un seul coup de feu; que si même on vous provoque, évitez de répondre. Mirambo est notre ami; vous savez que deux Anglais, mes frères, sont en station chez lui, n'avez donc aucune crainte, il ne nous attaquera pas et ne permettra point qu'il nous soit fait le moindre mal. »

Ayant ainsi donné ses ordres, Carter rentra sous sa tente avec son ami Cadenhead, et tous deux attendirent, anxieux, le prologue du drame qui allait se jouer.

Tandis que la caravane des deux Européens marchait vers Pimboué, Mirambo, on l'a deviné, avait fait diligence. Accueilli à bras ouverts par son nouvel allié Simba, à la hâte il avait rassemblé ses bandes qui de toutes parts accouraient au rendez-vous; de son côté, Simba fournit les guerriers dont il disposait, et le fameux Matumula lui-même prêta l'appoint de ses trois cents chasseurs d'éléphants, les plus intrépides tireurs du pays; tout cela forma un contingent énorme que l'on évalua à plus de trois mille hommes, ce qui représente en Afrique une armée respectable. Lorsqu'elle fut prête, Mirambo se mit à sa tête et il força Simba qui hésitait, à l'accompagner en personne; celui-ci remit à Matumula le gouvernement de ses États pendant la durée de la campagne.

Afin d'éviter tout soupçon, les alliés laissèrent glisser devant eux la caravane Carter qu'ils ne suivirent d'abord qu'à une certaine distance; leur objectif évident était d'empêcher qu'elle pût recevoir aucun secours de Karéma; insensiblement ils se rapprochèrent alors, et, grâce à la célérité de leur marche, l'atteignirent au moment où elle arrivait devant Pimboué. Le soir même où les Européens pénétrèrent dans le village, Mirambo avait fait arrêter ses troupes à deux lieues de là; son avant-garde alla occuper le camp même que Carter venait de quitter, et l'attaque fut ordonnée pour le lendemain.

C'était le 25 juin. A l'heure où tout s'éveille, où la nature se baigne souriante dans la lumière argentée du matin, où chaque être vivant entonne un hymne de grâce au Créateur, où dans ces immensités africaines surtout, l'homme est saisi d'admiration devant les splendeurs qui l'entourent, insensibles à tout ce qui est noble, ces misérables Rougas-Rougas s'avancent à pas de loup et bientôt entourent Pimboué d'un redoutable cercle de fer.

Puis, brusquement, une troupe de gens de Mirambo et un détachement des chasseurs d'éléphants de Matumula sont lancés en avant pour ouvrir le premier feu.

Pimboué, je l'ai dit, est protégé par une triple enceinte faite à l'aide de pilotis sur lesquels s'entre-croisent des haies vives où, en maints endroits, on a même coulé un solide crépissage formant muraille; dans les chemins de ronde et sur les toits de chaume sont massés les guerriers qui criblent de flèches les assaillants; la résistance fut d'abord opiniâtre et plusieurs assauts furent victorieusement repoussés. Alors Mirambo, — qui pourtant ne donne que rarement en personne, — Mirambo s'approcha de la palissade, excita ses hommes et jeta même, dit-on, son turban par-dessus l'estacade, promettant les plus grandes richesses à ceux qui le lui rapporteraient.

Une poussée formidable s'ensuivit, l'enceinte fut forcée, et une terrible mêlée s'engagea: ce fut une tuerie générale, inexorable, un vacarme d'enfer, une orgie de sang; le sultan de Pimboué tomba mort l'un des premiers, et Mirambo courut sur-le-champ avec Simba établir le quartier général dans la propre demeure de l'ancien chef; de là, ils présidèrent au pillage qui est la récompense de l'assaillant vainqueur: la moitié du butin appartient au soldat, l'autre moitié, il la doit apporter à son roi.

Cependant, fidèles aux instructions qui leur ont été données, les Zanzibarites de Carter n'ont pris aucune part à l'action; debout devant le front de leurs tentes, les deux Européens écoutent la crépitation de la fusillade et peuvent mesurer d'après elle l'intensité et les diverses phases du combat: bientôt les clameurs triomphantes leur indiquent que le village est pris. Indiens et soldats vinrent alors se grouper autour d'eux, et chaque homme reçut l'ordre de tenir à la main un lambeau d'étoffe blanche et de l'agiter en signe d'amitié lorsque apparaîtront les reîtres de Mirambo.

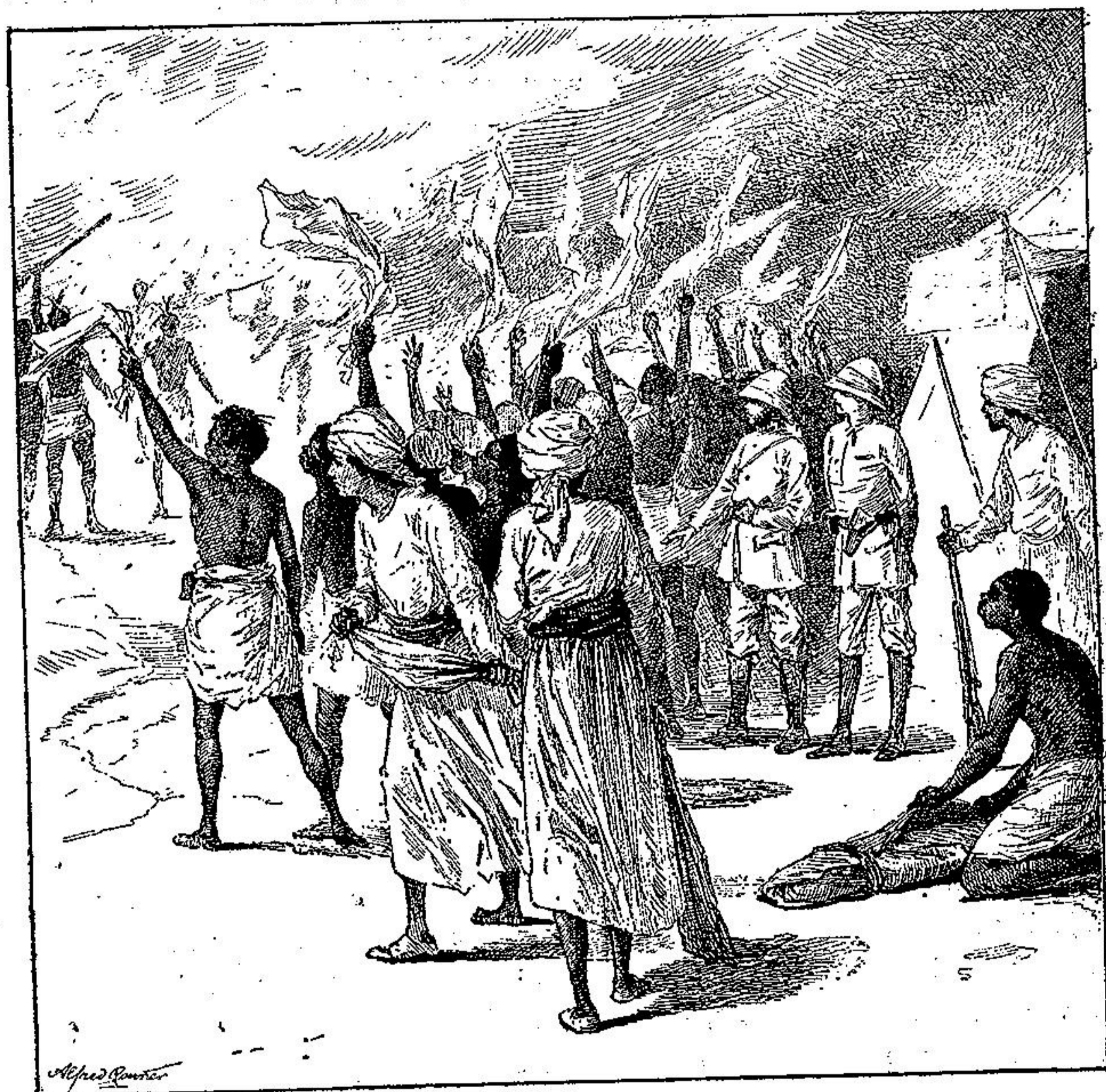
Une première escouade de Rougas-Rougas ivres de sang et de carnage débouche devant le camp; elle s'arrête.

« Rafiki (amis)! rafiki! rafiki! » crient les hommes de la caravane en faisant flotter le symbole de paix.

Les assaillants se regardent étonnés; ils ne comprennent rien au drapeau

blanc, mais le mot *rafiki* les surprend; ils passent sans attaquer et s'en vont chercher des ordres, ou bien piller quelque tombé voisin.

Croyant à la réussite de leur stratagème, les deux Européens agitent à leur tour mouchoirs et chapeaux, en criant : « Rafiki! rafiki! » tandis que de nouvelles bandes de guerriers accourent vers eux. En tête de l'une



« RAFIKI! RAFIKI! »

d'elles marche un de ces Vouangouana renégats dont s'entourent les sultans nègres et qui sont leurs mauvais génies et leurs âmes damnées; il s'arrête, et, s'adressant aux Rougas-Rougas qui l'accompagnent :

« Que signifie ceci? s'écrie-t-il, et pourquoi épargnez-vous ces hommes

de la côte et ces Vousoungou ennemis? Allons! sus à eux et à leurs richesses! »

Un premier coup de feu est tiré, une balle a sifflé dans la direction des tentes; deux autres lui succèdent: l'infortuné Cadenhead a poussé un cri, un seul, et il tombe. La balle est entrée par le nez dans le cerveau.

Carter s'est élancé, il reçoit dans ses bras son malheureux compagnon et, d'un bond, le porte dans sa tente, sur son lit; là, il ne peut que constater, hélas! que Cadenhead n'est plus: la mort a été instantanée.

Le serviteur de Carter, Mahomed, s'est approché; d'autres fidèles, Abdallah, le chef des éléphants, sont là aussi; Carter se redresse tout à coup terrible:

« Maintenant qu'ils ont tué mon ami, rugit-il, malheur à eux! Prenez vos armes, vous tous, et en avant! feu! feu! sur ces misérables! »

Lui-même, il a saisi son winchester à dix-sept coups; il remet à Mahomed une cassette contenant des papiers, et, baisant une dernière fois le front ensanglanté de son ami

« Je vais te venger, Tom, » murmura-t-il dans un sanglot.

Et il s'élança hors de la tente.

Mais là encore un spectacle navrant l'attendait: en voyant tomber Cadenhead, les soldats zanzibarites avaient été saisis d'une lâche terreur; jetant leurs armes pour échapper plus aisément, la plupart s'étaient débandés, cachés, enfuis; autour des marchandises il ne restait que quelques vaillants et aussi les Indiens, les mahouts, les cornacs, qui ne pouvaient pas chercher le salut ailleurs; mais successivement ils tombaient tous, les uns après les autres, sous le feu des assaillants dont le nombre allait toujours croissant.

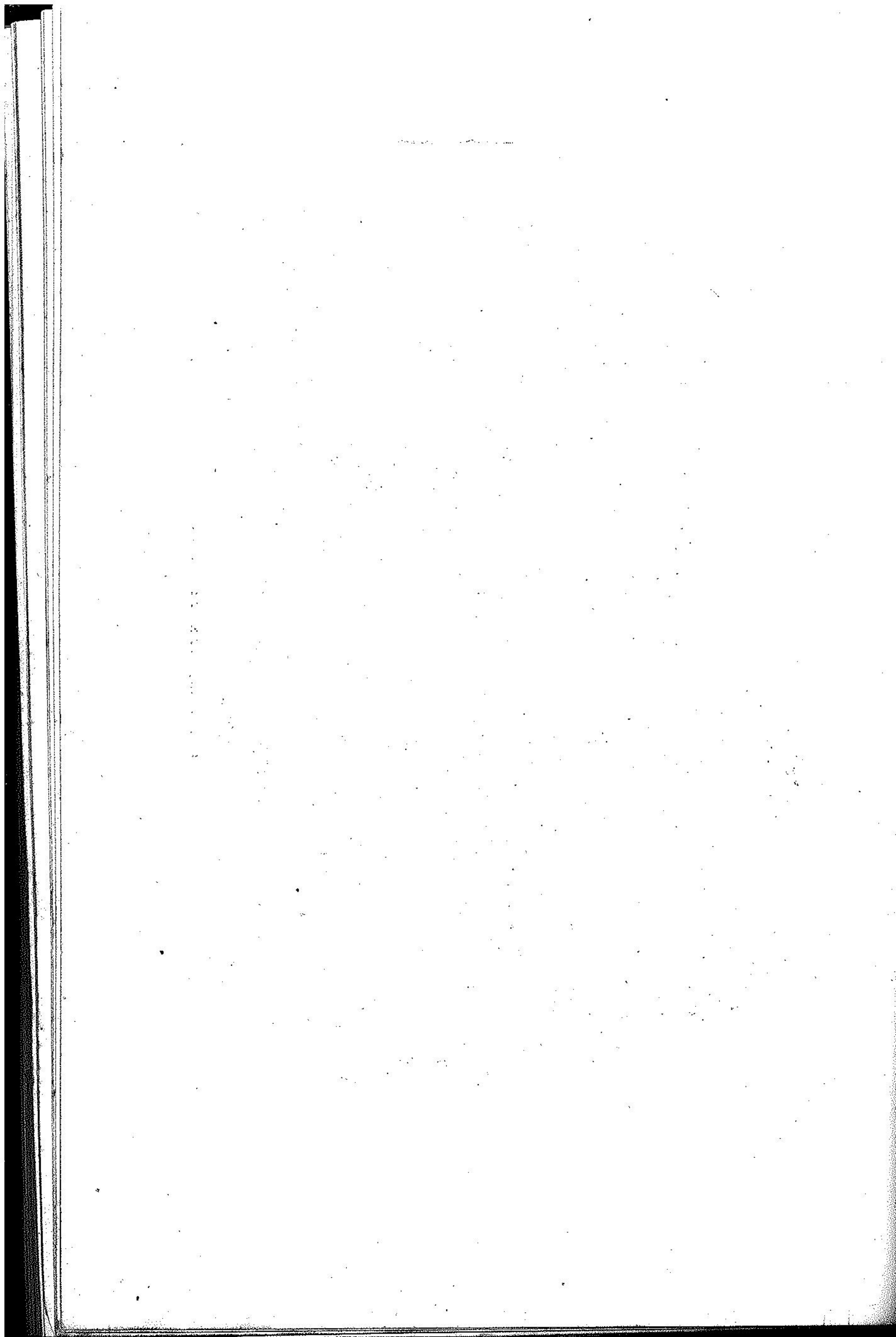
Carter se vit alors perdu. Réunissant à ses côtés Abdallah, Mahomed et les rares survivants fidèles, il essaya de gagner une des extrémités du village; déjà il avait franchi la première palissade et allait escalader la seconde, lorsqu'une balle atteignit Abdallah en pleine poitrine; ce courageux serviteur tomba raide mort. De l'autre côté de la muraille, Carter aperçut alors une légion de Rougas-Rougas entre les mains de qui il allait tomber s'il s'avisait de vouloir fuir par là.

Il rebroussa chemin, escorté de sa petite troupe qui diminuait à chaque pas; mais, parvenu à la hauteur de son camp, une balle l'atteignit qui lui brisa les reins. Il s'affaissa.

« Soldats, dit-il alors aux derniers braves qui l'entouraient, tout est perdu, et je vais mourir. Je vous délie de vos serments: que chacun ne songe plus qu'à sa propre vie, fuyez tous, je vous l'ordonne! Toi, Mahomed,



LUTTE HÉROÏQUE ET MORT DE CARTER.



regagne Karéma au plus vite, et tu remettras au capitaine Cambier cette boîte qui contient mes papiers. »

Pendant qu'il parlait, les Rougas-Rougas s'étaient rapprochés, et il se trouva bientôt seul au milieu d'un cercle de feu ; alors eut lieu une scène terrible ; un combat digne des anciens héros : sanglant, les reins brisés, blessé à mort, couché à terre, râlant, cet homme tint en respect la bande de forcenés qui se ruaient vers lui : sa carabine à l'épaule, dix-sept fois il fit feu, et chacune de ses balles tuait un homme ; quand le canon fut vidé, il se défendit encore avec son revolver ; mais à ce moment plusieurs coups successifs l'atteignirent, sa tête se renversa, sa main lâcha les armes, et ses yeux se fermèrent à jamais, tandis que, pareils à des bêtes féroces, les Rougas-Rougas s'acharnaient sur son cadavre, qu'ils mutilèrent avec la plus révoltante cruauté.

Dans le tembé royal, Mirambo et Simba attendaient l'issue de l'horrible drame. On vint enfin leur annoncer que tout était fini : les deux Européens venaient de succomber, et avec eux avaient péri les Indiens, mahouts, cornacs et les Arabes qui les accompagnaient ; un seul de ces derniers n'était pas mort : c'était Mahomed, le porteur de la cassette, et on venait de le faire à l'instant prisonnier.

Mirambo ordonna qu'il lui fût amené. Mais quand, l'ayant interrogé, il apprit que les deux blancs massacrés étaient des Anglais, sa frayeur et sa colère ne connurent plus de bornes ; tournant alors son ressentiment contre Simba

« Chien de Simba, hurla-t-il, c'est toi qui es cause de tout ceci ; tu devais savoir que ces hommes étaient des Anglais!... Que vais-je devenir, moi qui ai en station dans mes États les frères de ces Vousoungou assassinés?... Que va dire leur grand vizir de Zanzibar?... Je suis perdu!... Vil Simba, je ferai retomber tout ceci sur ta tête!... »

Simba restait atterré. A partir de ce moment, son féroce allié le traita en otage et se complut à le rendre seul responsable du crime commis. Mirambo ordonna que l'on rassemblât toutes les dépouilles et les richesses des deux Européens, et lorsque Simba éleva la voix pour réclamer sa part de butin, il le fit taire et déclara que tous ces biens allaient être renvoyés à Zanzibar pour prouver que cet assassinat était le résultat d'une méprise dont lui, Mirambo, n'était pas coupable et dont il éprouvait le plus amer regret.

Cet antagonisme entre les deux puissants chefs et la terreur qui s'empara de leur esprit, telles furent les causes qui sauvèrent Karéma et nous-mêmes d'un désastre certain. Cambier s'attendait à être inquiété, et comme le

bateau dont il disposait n'était pas assez grand pour lui permettre de gagner le large avec tous ses fidèles, le vaillant capitaine avait résolu de se défendre dans la station et de la faire sauter quand il jugerait que tout était perdu.

Mais il n'eut à subir aucune attaque. En quittant Pimboué, Mirambo n'eut plus qu'un objectif : regagner au plus tôt ses Etats pour conjurer la crise qu'il redoutait. Au préalable, il exigea de Simba un lourd tribut consistant en bétail, en esclaves et en riches étoffes ; de son côté, Simba désigna un nouveau chef pour gouverner le pays de Pimboué qui, à dater de ce moment, dut lui payer l'impôt de vasselage.

Sans plus tarder, Mirambo remonta alors prestement vers le nord, tandis que ses bandes saccageaient les fertiles villages de l'Ougara qu'elles avaient à traverser et où nous nous trouvions en ce moment enfermés dans Kabambagouzia.

